

# Fanny

de l'ombre à la lumière

MAUDE PERRIER



# Chapitre premier

Et maintenant, que suis-je censée faire ? Le supplier ? Lui faire entendre raison ? M'opposer à lui ? À quoi bon ? Ce type fait la sourde oreille. Pire, il s'en fout. Et si j'insiste de trop, il appellera la police. Mais zut alors, il n'est pas possible que j'en sois arrivée là ! Je n'ai pas mérité ça !

— Madame Élancourt ? Vous écoutez ce que je vous dis ?

*Pour ça oui ! Je t'entends me parler de procédure, de devoir, d'obligation. T'écouter en revanche, ça non, sauf si tu as une solution pour moi. L'as-tu ?*

— Il est grand temps de prendre vos affaires et de partir.

— Vous ne pouvez pas me faire ça, Maître Delalande. Je vous en prie ! Je n'ai nulle part ailleurs où aller.

L'homme qui détruit ma vie me dévisage sans témoigner la moindre compassion.

— La procédure est en cours depuis près de deux ans, Madame Élancourt. Vous avez eu tout le temps nécessaire pour vous trouver une solution de repli. Vous avez été prévenue.

Je dirais plutôt *menacée* : rappels de loyer, mises en demeure, convocations, assignations, astreintes, avis d'expulsion...

— Vous connaissez ma situation mieux que personne, insisté-je désespérément. Mon dossier n'a jamais été prioritaire... Ceci dit, je me sens beaucoup mieux à présent, je pense être capable de retrouver rapidement un emploi. Si vous pouviez m'accorder un délai supplémentaire...

Il secoue la tête.

— Il aurait fallu réagir avant. À présent, il est trop tard.

Oui, je sais. Seulement quand Joël m'a plaquée, je suis tombée au fond du trou, et la faillite de mon employeur quelques semaines plus tard a fini de m'achever. En pleine dépression nerveuse, j'ai été incapable de rebondir. Évidemment que j'aurais dû me bouger, chercher un nouveau travail et aller de l'avant ! Seulement je me suis laissé bouffer par ma détresse.

— Je n'ai pas d'emploi, Maître, et plus aucune ressource. Comment je peux faire...

— Madame Élan court, pardonnez-moi, mais je connais l'histoire. J'étais là depuis le début ou presque, vous vous souvenez ? Votre situation est délicate en effet cependant celle de votre propriétaire l'est tout autant. Il s'agit d'un retraité qui vit en grande partie des loyers que vous lui versez.

— Alors ? soufflé-je, vaincue par ce mur semblable à tous ceux contre lesquels je me cogne depuis vingt mois.

— Voici, fait-il en griffonnant dans un petit carnet dont il arrache une feuille. C'est le numéro du SAMU social. Si vous avez besoin d'un lit pour cette nuit, contactez-les.

*Le SAMU social ?* Cette enflure d'huissier me propose de dormir dans un endroit où il y a des gens drogués et alcooliques ? Où tu rentres avec tes affaires et en ressors à moitié dépouillée – quand tu as eu la chance de ne pas te faire agresser ? Hors de question !

— Je termine de rédiger votre procès-verbal d'expulsion pendant ce temps, faites vos bagages s'il vous plaît.

— Vous êtes pressé de me foutre dehors ?

— Écoutez Madame Élancourt, je suis mandaté pour mener à bien cette procédure, pas pour discuter une décision qui a déjà été tranchée par la justice.

Le mot me fait bondir. Où se trouve-t-elle dans mon cas ? Merde à la fin ! Je ne suis fautive en rien, mais c'est moi qui dois en subir les conséquences, avec un huissier, un papier, et deux mecs potentiellement prêts à en découdre !

— Qu'advient-il de mes meubles ?

— Ils seront démontés puis transférés dans un garde-meubles. À partir de là, vous aurez deux mois pour venir les récupérer, sinon le juge de l'exécution statuera sur leur sort.

Deux mois ? Il faudra donc que je trouve rapidement de quoi me loger... mais comment sans travail ? Le poids de ce qui m'attend me pèse soudain avec une telle force que je courbe le dos. C'est trop. Et trop dur. Mon visage dans mes mains, je pleure sans me cacher. L'huissier s'en cogne, les déménageurs aussi. *Ils ne sont pas là pour toi Fanny, ils viennent s'assurer que tu vides bien les lieux.*

Vaincue, je me détourne de Maître Delalande qui pour moi, s'apparente à la Faucheuse et cherche mes sacs de voyage. Ils me paraissent si petits ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir mettre à l'intérieur ?

Déprimée, désespérée, j'ouvre mon armoire. De quoi a besoin une personne sur le point de se retrouver à la rue ? D'un jean certainement et de tee-shirt. D'un sweat, j'imagine, et bien sûr, de chaussettes, de culottes, de bas... J'ai l'impression que rien de ce que je prends ne suffira. Alors je remplis, je tasse et bourre autant que possible.

Évidemment, la fermeture éclair se bloque.

— Madame Élancourt ? Vous y arrivez ?

Il n'y a pas de sollicitude dans sa voix, seulement de l'impatience. Il a hâte d'en finir pour pouvoir expulser une autre personne.

— Ça aussi, vous auriez dû le préparer plus tôt. Ce n'est plus le moment de réfléchir.

Purée si je ne me retenais pas, je crois que je lui collerais ma main au travers de la tronche ! Qu'y gagnerais-je ? Les flics, une garde à vue, une nuit en prison... au moins la question du toit pour ce soir serait réglée. L'idée est cependant peu séduisante alors je ne m'y attarde pas. Frénétiquement, je continue à regrouper mes affaires.

Mes papiers officiels, ma carte d'identité, je les range dans un sac à dos. Je recompte l'argent que j'ai dans mon porte-monnaie : vingt-cinq euros. Pour le cas où il y en aurait ailleurs, je fouille les tiroirs. Je n'en trouve pas, mais je mets la main sur une photo qui m'arrache de nouvelles larmes. Papa, maman, Jordan et moi. Nous étions heureux en ce temps-là. Maman... Quel soulagement de savoir que c'est Jordan qui prend en charge tous ses frais de santé ! Même si tous les deux ne communiquons pas beaucoup, au moins, il est là pour elle. Si elle n'avait dépendu que de moi, la pauvre...

— Bon, Madame Élancourt, cette fois, nous devons en finir !

Je me retourne. Il hausse les sourcils, me fait signe de m'activer. Derrière lui, un malabar attend, j'ignore quoi. Un mot peut-être ? Un prétexte pour foncer sur moi, me soulever de terre et me conduire dehors sans que je puisse ne rien faire ?

— J'ai terminé, murmuré-je, sans être convaincue d'avoir emporté ce qu'il fallait.

Quand j’empoigne mes sacs, je prends la mesure de leur poids. Je ne pourrai pas les trimballer bien longtemps. Le sac à dos ça ira, mais ces deux-là ? Impossible.

— *Alléluia* : nous nous mettons en route !

Bravache parce que je suis hors de moi, je joue la provocation.

— Je serai de retour ici, ce soir même.

Delalande croise ses bras sur sa poitrine.

— Je vous le déconseille fortement. Si vous forcez cette porte, vous commettrez un délit pénal. Vous n’êtes plus chez vous, Madame Élancourt.

*Vous n’êtes plus chez vous.* C’est une claque énorme. J’ai vécu ici près de cinq ans et là, d’un seul coup, cet endroit qui a été mon premier appart, ne l’est plus.

*Joël, je te maudis comme jamais ! Toute cette merde, c’est à cause de toi, salaud !*

— Voici votre procès-verbal d’expulsion. Si vous êtes prête, nous pouvons poursuivre.

Bien sûr que non ! J’ignore où aller ! Je n’ai personne vers qui me tourner ni chez qui me réfugier. Maman est en maison de santé, Jordan est sorti de ma vie, et mes « amis » ont pris leurs distances depuis un moment.

Quand je pense que j’avais tout ! Que ma vie était parfaite ! J’avais un compagnon que j’aimais éperdument, un travail qui me plaisait et des amis à la pelle. C’était le pied ! Je ne comprends toujours pas ce qui est arrivé. Qu’est-ce que j’ai loupé ?

Une main sur mon épaule me fait revenir à la réalité. Rapidement, je me dégage. Que ce sale bonhomme ne me touche pas !

— On se calme, me dit-il.

Puis il m'indique le couloir qui conduit à l'entrée. Sans esclandre et sans bruit, je l'emprunte avant de glisser mes sacs dans la cage d'ascenseur. Maître Delalande ferme la porte à clef, les malabars me suivent. À ce que je comprends, ils vont m'escorter jusqu'au bout, des fois que... Je me fais l'effet d'être une criminelle que l'on amène en prison.

Les portes s'ouvrent.

— Prenez soin de vous, Madame Élancourt.

Il me tend la main. Je réponds en plantant mon regard dans ses yeux d'un bleu glacé.

— Allez au diable !

Puis j'attrape mes sacs.

— Ne le prenez pas ainsi, Madame Élancourt, je n'ai fait que mon travail.

— Votre job est inhumain et pourri, claqué-je avant d'appuyer sur le bouton qui fait ouvrir la porte de l'immeuble.

Dans la rue, je vois sa voiture et le camion des déménageurs. Toute cette mobilisation pour de simples loyers impayés ? Machinalement, je lève les yeux vers la fenêtre qui était celle de ma cuisine. Tout à côté, mon voisin observe ce qui se passe. Deux étages plus bas, c'est la dame aux deux chats.

La colère s'efface devant la honte. En dépit des sacs qui me pèsent déjà un peu, j'avance d'un pas rapide, décidée à fuir au plus vite l'endroit de mon humiliation.

## Chapitre deux

J'ai la sensation désagréable que tout le monde est au courant de mon expulsion. Serait-ce écrit sur mon front ? Machinalement, je sors mon téléphone portable et ouvre l'application miroir. Le visage qu'il me renvoie est celui d'une déterrée, aux yeux tristes, aux joues creusées, aux cheveux sans volume, c'est tout. *Ne commence pas à te faire des films, Fanny. Personne ne peut savoir.*

OK, mais je galère quand même et ça, ça doit se remarquer. J'ai beau m'agripper aux poignées de mes sacs, il m'est de plus en plus difficile de les transporter. Mes bras me tirent et je commence à avoir mal au dos. Il faut absolument que je fasse une pause. Ce connard de Delalande m'a parlé du 115. Est-ce qu'ils accueillent les gens en pleine journée ? *Fanny, zut à la fin, tu n'en es pas à ce point !*

Exact. Les centres d'hébergement et les associations sont réservés aux personnes vraiment à la rue. Je n'en suis pas là. Je peux certainement trouver autre chose. Je vaudrais mieux que ça quand même ! Je ne suis ni une clocharde ni une mendicante ! Il faut juste que je pose ces foutus sacs, et réfléchisse à ce que je peux faire. Oui, c'est ça, j'ai besoin de recul. Depuis que Delalande et ses sbires ont débarqué, je n'ai pas eu une minute de répit.

Il y a un square à une centaine de mètres. À cette heure, il n'est fréquenté que par des enfants et leurs parents, ou leur nourrice. Un retraité profite du soleil estival en lisant son journal ; un jeune est au téléphone. Je repère un banc libre et m'y assois... que cela fait du bien de se sentir



légère ! Je me masse les doigts, les épaules, le cou. C'est douloureux, j'en grimace.

Les larmes trop longtemps retenues arrivent aussi. Mon Dieu, mais comment mon destin a-t-il pu basculer au point que je me retrouve sur ce banc d'un vert dégueulasse, maculé de fientes de pigeons ? Tout ceci est tellement injuste !

À la recherche d'un mouchoir, j'ouvre l'un de mes sacs et contemple, incrédule, mes maigres possessions : un tas de fringues, pas beaucoup plus.

— Salut ma p'tite.

Je ne l'ai pas vu arriver, mais quand je me redresse, un frisson désagréable me parcourt l'échine. Qu'est-ce qu'il me veut lui ?

— T'aurais pas une pièce, ou une cigarette ?

— Non, réponds-je brutalement. Je ne fume pas.

— T'as bien raison.

Je lui tourne le dos, il reste planté là, avec ses vêtements sans couleur et son visage abîmé. *Va-t'en en putain ! Je ne suis pas d'humeur à faire la causette !*

— T'as besoin d'un coup de main ?

— Pardon ? Non, merci. Je n'ai pas de cigarette et pas d'argent, alors, si vous voulez bien me laisser tranquille.

Il lève les bras au ciel et sourit. Sa dentition est aussi pourrie que le reste ; mon malaise s'accroît.

— Faut pas t'énerver, je voulais rendre service.

— Inutile, d'accord ? Maintenant, tirez-vous !

Je me suis montrée agressive, il n'insiste plus et part, en ruminant quelques mots incompréhensibles.

Une fois qu'il est hors de mon champ de vision, je m'écroule, écoeuvée et terrifiée. Pourquoi est-il venu me parler ? Est-ce parce qu'il a deviné que j'étais passée de

son côté ? Certainement pas, non ! Je ne finirai pas comme ça. *Jamais de la vie !*

D'un geste rageur, je prends mon téléphone et compose le 115.

*Vous êtes bien au SAMU social, merci de patienter, nous allons donner suite à votre appel.*

Ça commence mal. J'attends, je « patiente » comme ils disent.

Cinq minutes.

Dix minutes.

Un quart d'heure.

Comment font les gens pour ne pas renoncer ? Moi, c'est ce que je fais. Je vais me débrouiller autrement. Comment ? Les minutes défilent sans qu'une solution ne pointe le bout de son nez. Le désespoir et la peur, deux sentiments qui me sont très familiers, m'arrachent une nouvelle vague de larmes. D'expérience, je sais que m'apitoyer sur moi-même, aggrave mon sort au lieu de l'améliorer. C'est la leçon que j'ai retenue de toute cette merde. J'aimerais faire autrement, me montrer forte, courageuse, pleine d'optimisme et de ressources. La vérité est que je suis perdue, choquée... et pressée par une envie urgente de faire pipi.

Promptement, je sors du parc et entre tout naturellement dans la première brasserie sur mon chemin.

Le serveur m'appréhende du coin de l'œil. Pour éviter qu'il ne me chasse, je m'installe à une table, comme n'importe quelle cliente.

— Bonjour, madame, que désirez-vous ?

Ouf, son ton n'a rien d'agressif ou de méprisant. Il doit me prendre pour une femme en voyage.

— Un café s'il vous plaît.

— Très bien.

Le simple fait de me retrouver dans cet endroit et de passer une commande, comme si de rien n'était, m'apaise. Bon, avec mes vingt-cinq euros en poche cela ne pourra pas se répéter souvent, mais qu'importe, j'apprécie sa manière de me traiter.

J'en profite pour me rendre aux toilettes. Devant la glace, je resserre ma queue de cheval et me pince les joues, histoire de leur donner un peu de couleur. J'ai du maquillage dans une petite trousse, il faudra que je m'en serve. Je n'ai aucune envie de ressembler à la vision d'horreur qui, tout à l'heure, m'a quémandé une cigarette. Bien sûr, c'était un homme, mais les femmes dans la rue ne sont pas mieux, sans doute à cause de l'alcool.

Quand bien même je n'ai plus d'adresse, moi, je suis différente.

Le café a une saveur particulière en cette journée de crise alors, je m'éternise. Le serveur m'a débarrassée depuis un moment, il m'a demandé si j'en désirais autre chose. J'ai refusé et lui ai réclamé un verre d'eau à la place. Autour de moi, rares sont ceux qui s'attardent. La plupart des clients boivent en discutant, en lisant ou en téléphonant. Quand ils ont terminé, ils paient et reprennent le cours de leur existence.

— Madame ? Vous désirez autre chose ?

Le serveur revient à la charge. Il est encore souriant, mais je devine qu'il commence à se poser des questions. La clientèle se renouvelle alors que moi, je suis toujours attablée et ne fais rien.

— Non, non, merci...

— Dans ce cas je suis désolé, mais je vais devoir vous demander de partir. Vous ne pouvez pas rester à cette table si vous ne consommez pas.

— Je ne dérange personne, observé-je à voix basse.

Là, son regard change. *Bravo, Fanny, tu as trouvé les bons mots et le ton juste ! Maintenant, il sait que tu n'es pas en voyage !*

— Il faut quitter les lieux, insiste-t-il, sans toutefois lever la voix.

Mon humeur retombe immédiatement au fond de mes chaussettes.

— S'il vous plaît, puis-je rester encore un petit peu ?

Le sentiment d'humiliation me fait presque suffoquer. Le serveur hésite, me considère puis se détourne. Lorsqu'il revient, c'est pour m'apporter un autre café et un croissant.

— Après, vous partez d'accord ?

Mes joues flambent. Cet homme me donne à manger comme si j'étais venue lui faire la manche ! La sensation m'est intolérable. Ni une ni deux, je sors mon porte-monnaie pour payer ces consommations. Je ne veux surtout pas être assimilée à une mendicante. Il ne cache pas sa surprise, hausse un sourcil et prend ma monnaie. Fierté mal placée peut-être, mais ô combien nécessaire pour moi qui depuis ce matin, vis un calvaire.

Lorsque j'ai terminé, je file encore une fois aux toilettes, puis récupère mon barda et sors de la brasserie. Et maintenant ? En l'absence de réponse, je me contente de marcher. J'arpente les trottoirs. J'avale les mètres, puis les kilomètres. Sur mon chemin, je croise des personnes assises, le dos à la devanture d'un commerce, un gobelet ou une pancarte à leurs pieds. Elles ont faim, réclament de l'argent... je me force à les ignorer.

Midi. Treize heures. Quinze heures. Le temps passe, j'alterne entre la marche et les bancs. Le soleil décline, les gens rentrent du travail, et moi je suis encore dehors, avec un horrible mal de dos. J'ai aussi les bras qui tremblent et les pieds en compote. *Journée de merde !*

N'ayant pas trouvé de solution pour la nuit, je me rabats sur le 115, et tombe sur le même message d'accueil. Malgré ma patience, personne ne décroche. J'en viens à me demander s'il y a vraiment quelqu'un à ce numéro. Un quart d'heure ce matin, un autre maintenant, pour rien ; à part la batterie qui s'est vidée, j'ai fait chou blanc. *Tu ne serais pas une bonne SDF ma pauvre Fanny.* C'est vrai, et c'est bien pour cela qu'il n'est pas question que j'en devienne une.

La nuit tombe vite à présent. Paris prend un visage moins engageant. Les endroits que je traverse ne me rassurent pas. Il y a pas mal de monde pourtant, mais pas forcément le genre que j'ai envie de croiser. Entre ces quatre hommes qui parlent trop fort là-bas, ces deux autres qui se disputent dans une langue que je ne connais pas, cette famille qui rôde autour du MacDo et ce type qui se soulage dans la ruelle, je me sens moins en sécurité. Alors je baisse la tête. J'ai la vague impression d'être suivie ; je me retourne, personne.

Depuis mon croissant de ce matin, je n'ai rien avalé. La tête commence à me tourner. Dans cette rue, il y a une épicerie encore ouverte et un bar-tabac. Des gens fument à l'extérieur. L'un d'eux me remarque, et lance :

— Vous avez l'air perdu.

Je ne relève pas, j'accélère.

— Vous voulez qu'on vous raccompagne ?

Les gars rient, je me mets à courir malgré mes sacs qui m'encombrent. Je voudrais mettre le plus de distance possible entre eux et moi.

Entre moi et la peur.

Moi et l'angoisse.

Moi et cette nuit qui me terrifie.

À bout de forces, la gorge en feu, les jambes tremblantes, je pousse sans réfléchir la porte d'un immeuble. Elle est fermée. La seconde a une plaque médicale, j'appuie sur un bouton, elle s'ouvre. L'intérieur est une courette donnant accès à deux bâtiments. Il se fait par un digicode, mais je m'en moque. Je pose mes sacs le long du mur et m'écroule par terre. Je ne m'étais pas rendu compte que je pleurais. L'épuisement, tant moral que physique est intense ; mes nerfs lâchent.

L'un de mes sacs sera mon oreiller. De l'autre, j'extirpe mon sweat, il me servira de matelas. Je m'allonge et comme ça, cherche le sommeil.

## Chapitre trois

La sensation d'être touchée me fait ouvrir grand les yeux. Mon regard se pose sur le visage d'une femme, les cheveux dissimulés sous un fichu à fleurs.

— Madame, vous ne pouvez pas rester là, ce n'est pas permis. Il faut partir !

Elle me tapote l'épaule. Le temps que je réalise ce qui se passe, je me redresse brusquement. Les douleurs qui se manifestent dans tout mon corps me font grimacer.

— Vous n'avez pas le droit d'être ici.

Un rapide balayage des horizons me confirme que je ne rêve pas. Je suis bien dans cette courette, entourée de mes sacs. Il fait encore nuit, quelle heure est-il ? Un coup d'œil à l'écran de mon téléphone m'indique sept heures et quart.

— Partez maintenant !

— Oui, oui, fais-je, en me levant péniblement.

J'ai mal partout, surtout au cœur. Pendant que je range mon sweat à la hâte, le rouge me monte aux joues, celui, familier, de l'humiliation. Qu'a pensé cette femme en me découvrant ? Je n'ose l'imaginer.

Mes affaires regroupées, je remets mon sac sur mon dos et attrape les poignées des deux autres. Elle appuie sur le bouton pour ouvrir.

— Et ne revenez pas d'accord ?

À aucun moment, elle ne s'est montrée agressive ou méchante, cependant, son attitude me blesse. J'ai l'impression d'être un chien qu'on ficherait dehors à coups de pied. Je n'ai pas le temps de réagir que déjà, la lourde porte se referme sur moi.

La journée s'annonce éprouvante à bien des égards. Aux douleurs musculaires, s'ajoute maintenant la fatigue. Faut pas rêver, hein, je n'ai pas dormi du sommeil du juste. Le corps sur un sweat posé à même le sol pavé, j'ai ressassé, pleuré, guetté, veillé. J'avais tellement peur que quelqu'un ne pousse la porte et ne me découvre ! Franchement, je ne sais pas comment se débrouillent les vrais SDF ni comment ils tiennent le coup. Je viens de passer ma première nuit dehors et je ne m'en remets pas. Il est, de ce fait, exclu que je renouvelle l'expérience. Inenvisageable.

Les questions se bousculent dans ma tête. Comment fait-on pour trouver un lit si personne ne décroche au 115 ? Et pour rester propre ? Faut-il se cacher dans les toilettes d'un restaurant ? Je peine à le croire. Jamais, je n'ai vu de femme se laver de cette manière. Alors où ? Ne pas savoir me rend folle. J'ai beau tourner le problème dans tous les sens, à part les chiottes, je ne pense à rien d'autre. La perspective amène des larmes de rage dans mes yeux. Mon Dieu que tout ceci est dégradant ! En même temps, si je veux conserver mon allure, ai-je le choix ? Il semblerait bien que non.

Les nerfs à vif, je pousse la porte du MacDo qui vient d'ouvrir. Ils sont généralement soucieux de l'hygiène dans cette enseigne, et leurs w.-c. sont régulièrement lavés. Et puis il est tôt, personne ne les aura encore souillés. Un jeune homme nettoie l'écran d'une borne de commandes. Il me considère des pieds à la tête sans rien dire. Une employée boit et papote avec l'un de ses collègues. Je n'avais jamais mis les pieds dans un MacDo à l'ouverture, c'est assez édifiant.



Évidemment, il n'est pas question pour moi de foncer vers les toilettes. J'ai besoin de faire illusion, de laisser à penser que je suis une cliente tout à fait normale. Et puis, je l'admets, j'ai faim. À la borne, je sélectionne un tas de petites choses qui me font bien envie ; lorsque le prix s'affiche, c'est la douche froide : totalement hors budget. Dépitée, je me limite à un café. Le gars qui nettoyait les écrans est passé derrière le comptoir. De manière inattendue, il dépose sur mon plateau bien plus qu'un gobelet.

— Non, refusé-je, il y a une erreur. Ce n'est pas ce que j'ai demandé...

Il se penche un peu vers moi et murmure :

— Prenez-le.

Comme le serveur de la brasserie qui m'avait proposé un croissant, il m'offre ce repas. Mon estomac se tord de douleur, d'émotion aussi. Toutefois à l'inverse d'hier, je ne fais pas la fière. J'ai trop faim pour oser refuser. En silence, la main et les lèvres tremblantes, je cherche la table la moins exposée aux regards et y dépose mon plateau. Je récupère ensuite mes affaires et m'installe. Je n'ai jamais été une grande mangeuse, mais sur ce coup-là, je deviens vorace. Je mets de côté le jus d'orange : il sera mon excuse pour rester ici des heures.

La faim calmée, je fouille le sac qui contient mes culottes et mes effets de toilettes et me rends aux — w.-c. Comme prévu, tout est hyper propre. Me laver les dents prend moins de deux minutes. Pour le reste, je me sers de ce que j'ai emporté : un gant et mon gel douche. Se nettoyer au lavabo n'est pas aisé, d'autant que je redoute d'être découverte. Je me passe rapidement le gant sur le visage puis sous les aisselles et me rince. Pour le bas,

j'hésite, renonce. La peur a le dernier mot. Tant pis, je verrai comment je peux faire... à moins que ? Je m'enferme dans les w.-c., en verrouille la porte et utilise l'eau au fond de la cuvette, puis tire la chasse. L'eau est froide, qu'importe. Je suis pressée d'en finir.

En ressortant, je n'en mène pas large. Je viens de me laver dans les chiottes ! Quoi de plus humiliant ?

Pendant que je me nettoyais, la salle du MacDo s'est peu remplie. Dans mon petit coin, je reste quand même invisible, tant mieux. J'ai tout le loisir de surfer sur Internet. Ce que je lis sur les forums n'est pas très encourageant. Tout le monde parle du 115 et témoigne des difficultés qu'il y a à les joindre, plus encore à obtenir un lit. Il est clair que malheureusement, je peux oublier cette solution.

Nerveusement, je cherche d'autres moyens d'hébergement. Je découvre alors que beaucoup de sans-abris – les femmes en particulier, se réfugient surtout aux alentours et dans les gares, dans les parkings souterrains et dans les cages d'escalier. Voilà qui ne m'enthousiasme pas du tout. Je *mérite* tout de même mieux qu'une cour d'immeuble, les chiottes d'un MacDo ou une gare, non ?

*C'est vrai, alors tu vas te tirer de cette merde au plus vite. Pas question que le piège se referme sur toi.*

Pour me prouver que je suis différente de ces personnes dont a parlé le forum, je sors ma trousse de maquillage et file aux toilettes. Grâce au fond de teint, au mascara et au rouge à lèvres je reprends une apparence plus humaine. Seul mon sourire est faux. Pourtant, je me sens pleine d'une nouvelle énergie que certains qualifieraient

d'énergie du désespoir. Elle me pousse à redresser la tête, à fuir ces blogs qui me sapent le moral.

Quelles sont mes options ? A priori, les services sociaux et Pôle emploi. Maintenant que je suis à la rue, ils ne pourront plus m'ignorer. Ils seront forcés de m'assister. Oui, je vais commencer par me rendre à l'antenne la plus proche et leur expliquer ma situation. Après, je verrai.

Elle se trouve à dix minutes à pied du fast-food. En temps normal, le trajet m'aurait semblé ridicule, avec mes baluchons, c'est une autre histoire. J'arrive néanmoins à destination, le souffle court et le cœur gonflé d'espoir. Quand je pousse la porte, personne ne fait attention à moi : même je suis chargée, je parviens à me fondre dans le décor.

J'attends sagement, assise sur une chaise, que quelqu'un m'appelle. J'observe les autres, entrer, sortir, regarder les annonces ou téléphoner. Moi je reste dans mon coin.

Au bout d'un moment, je n'entends plus de bruit.

Plus rien du tout.

— Madame ?

On me secoue par l'épaule. Zut ! Je me suis assoupie. Je me frotte les yeux, découvre cette femme qui remonte ses lunettes.

— Ce n'est pas le lieu pour dormir.

— Oui, pardon... je voulais discuter avec un conseiller.

Elle me considère, avise mes sacs, puis lance :

— Vous avez pris rendez-vous ?

— ... ?

— Vous n'avez pas appelé avant de venir ?

*Bien joué Fanny ! D'autant que tu le sais, tu es déjà passée par tout ça. Mon Dieu, mais que je suis nulle ! J'ai totalement oublié la marche à suivre.*

— Non, je...

— Alors il faudra le faire.

— Mais ce ne sera pas long, je vous le promets... Il n'y aurait pas moyen ?

Elle secoue la tête d'un air catégorique.

— C'est la même chose pour toutes les personnes qui viennent ici.

Étrange paradoxe. Je me répète depuis hier que je suis comme tout le monde, et là, j'aimerais lui crier que je suis différente.

— J'ai besoin de trouver urgemment un travail, avoué-je la voix si basse qu'elle ne m'a probablement pas entendue. Ou d'avoir un peu d'argent...

— Les choses ne se passent pas de cette manière, madame. Vous devez prendre rendez-vous avec l'un des conseillers, constituer votre dossier, remplir des documents...

L'espoir qui m'animait s'évapore. Même en plaidant ma cause, cette femme ne cédera pas.

— Par ailleurs, nous fermons pour le déjeuner, alors si vous le voulez bien...

Elle m'indique la sortie. Je fais non de la tête. Elle insiste, je me résigne.

*Il faut partir. Vous devez vous en aller. Vous ne pouvez pas rester ici...* je n'ai cessé d'entendre ces phrases depuis la visite de Delalande. Vraiment, je plains les sans-abris, parce qu'ils sont constamment rejetés par les autres.

Les épaules basses, le moral à zéro, je sors de Pôle emploi. Autour de moi, ça se balade, ça déjeune ou fait des

courses. J'aperçois un mendiant, l'ignore superbement ; plutôt mourir que faire comme lui. Derrière le rond-point le square, me fait de l'œil. Je vais en profiter pour téléphoner et prendre un rendez-vous. *Tu as raison, Fanny, ne lâche rien !*

Seulement une fois sur les lieux, mon esprit vagabonde et mes paupières se ferment. Je sens que je ne lutterai pas, je suis bien trop crevée. Et puis, je ne me sens pas totalement ridicule. Je peux très bien avoir l'air d'une femme qui fait bronzette, non ? En journée cela ne signifie rien. Alors je m'allonge sur le banc, dans une position étudiée, cool et décontractée, genre bain de soleil entre midi et deux, et m'assoupis pour de bon.

# Chapitre quatre

Sur ce banc, au soleil, je me suis endormie comme une souche et ça m'a fait du bien. Je me réveille en douceur, sous le chant des oiseaux. J'entends aussi les cris d'enfants provenant de l'aire de jeux. Dans l'allée où je me trouve, il n'y a personne cependant. Pas un passant, rien... d'ailleurs, où sont mes sacs ?

Affolée, je regarde tout autour de moi, mais ne suis pas idiote et comprends vite qu'on me les a volés. Des larmes de rage et de haine embuent mes yeux. Rage contre moi, haine contre ceux qui me les ont pris. Même en pleine journée, il y en a toujours un – ou une, pour te faire du mal ! *Bordel !*

Les nerfs en pelote, j'attrape celui qui m'a servi d'oreiller, celui qui contient mes papiers, mon argent et mon téléphone, et cours en m'imaginant pouvoir rattraper mon voleur. Sans grande surprise, je ne vois personne. Alors, je décide de porter plainte. J'ignore si cela servira à quelque chose, mais j'ai besoin de faire ça. De me battre pour ce qui m'appartient, même si ce ne sont que des culottes et quelques vêtements. C'est tout ce que j'avais ! *Espèce d'ordure !*

Il me faut du temps pour trouver le commissariat de police. Dès que je croise du regard l'officier de police à l'accueil, je m'écrie, à deux doigts de l'hystérie :

— On vient de me voler toutes mes affaires !

— Commencez par vous calmer, d'accord ? Vous voulez un verre d'eau ?

Je fais non de la tête, il m'invite à m'asseoir.

— Que vous a-t-on volé exactement ? Et dans quelles circonstances ?

— Je m'étais assoupie sur un banc... je profitais du soleil, et lorsque j'ai rouvert les yeux, mes sacs avaient disparu ! Dedans il y avait des vêtements.

— D'accord madame... Je vais enregistrer votre plainte. Il me faut vos nom, prénom et adresse.

— Fanny Élancourt.

— Adresse ?

J'allais lui répondre, je me retiens. Adresse ?

— Euh... j'ai été expulsée de mon appartement hier matin...

— Vous êtes SDF ?

Ses mots sont des lames de rasoir qui tranchent mon être en mille parties.

— Non, protesté-je avec une certaine véhémence. Pas du tout.

— Alors indiquez-moi une adresse que je puisse la reporter sur le dépôt de plainte.

Mal à l'aise malgré tout, je m'agite sur ma chaise. Dieu que tout cela est inconfortable au possible !

— Je n'en ai pas là, *tout de suite*, mais ne suis pas SDF pour autant.

Du moins, je ne veux pas être qualifiée de la sorte. Je n'en suis pas et n'en serai jamais une.

L'agent de police soupire.

— Madame, si vous n'avez pas d'adresse, c'est que vous êtes sans domicile. Est-ce le cas, oui ou non ?

— Oui, mais...

À son regard, je devine la suite. Je ne compte pas pour lui, le vol de mes affaires non plus. Il a autre chose à faire, des cas plus intéressants à traiter, concernant des gens bien

comme il faut, qui ont une adresse fixe. Il n'a pas de temps à perdre avec les personnes comme moi.

Les personnes comme moi... Il ne m'aura finalement suffi que de quelques heures pour appartenir à ce groupe d'hommes et de femmes dont on ne veut pas entendre parler. J'ai les boules comme jamais.

— On m'a volé tous mes effets personnels, murmuré-je, abattue. Il ne me reste plus rien.

— Il existe des organismes qui peuvent vous apporter de l'aide, vous le savez ? Des centres d'accueil et d'hébergement, des services sociaux... vous voulez une liste ?

Son revirement me surprend. Je le dévisage, essuie une larme, hoche la tête.

— Je vais vous chercher ça, me dit-il d'une voix pleine d'une compassion inattendue.

Lorsqu'on touche le fond, on se rend compte qu'il y a dans ce monde deux types de personnes : celles qui vous mettent dans la merde et celles qui vous tendent la main.

— Voici.

Il me donne une feuille avec des noms et des adresses.

— Et si j'ai un conseil, rajoute-t-il avec une certaine gravité, c'est de faire attention à vous. La vie dehors est sans pitié pour les hommes, mais elle est encore plus terrible pour une femme.

— Oui... ma voix s'étrangle.

Je prends son papier et le remercie. Son sourire est de ceux qui veulent dire au revoir. Sans rien demander d'autre, je me lève et quitte le commissariat.

Sans mes sacs, je suis moins encombrée, mais plus vide aussi. Comment vais-je faire pour me changer



maintenant ? Et pour me laver ? Comment garder ma dignité ?

— S'il vous plaît, vous n'auriez pas une petite pièce de monnaie ? Un ticket restaurant ?

Un homme m'interpelle, la main tendue.

— Désolée, non.

— Vous êtes sûre ? Allez, un peu de compassion pour un sans-abri. Quelques centimes suffisent.

— Vous êtes sourd ? Je n'ai rien du tout !

— Même pas cinq cents ? Menteuse, va !

Qu'il aille au diable lui et tous ceux de son espèce ! C'est, j'en suis certaine, l'un d'eux qui m'a volé mes sacs.

— Ta gueule ! m'emporté-je.

Il répond à mon insulte par une autre. Je m'empresse de déguerpier avant que cela ne dégénère. Quand j'aperçois une bouche de métro, je n'hésite pas.

Pendant un moment, je reste plantée là, à regarder les rames passer. Les souvenirs d'une vie encore proche refont surface. Tous les matins, je prenais le métro pour me rendre à mon travail dans le douzième arrondissement. J'empruntais aussi les bus. La voiture finalement je ne la conduisais que le week-end pour faire les courses, ou sinon avec Joël lorsque nous partions en escapade. Je repense à tout cela pendant que le bruit familier d'une rame entrant à quai et d'un signal annonçant la fermeture imminente des portes, ne me ramènent à la réalité. Mes jambes plient, mon moral vacille. Des larmes affluent sans que je puisse les contrôler. Une grosse vague de désespoir me submerge.

Incapable de ne rien faire d'autre que pleurer, je me laisse tomber sur un banc minuscule et me cache le visage

dans les mains. J'ignore si les gens me remarquent ou non, je m'en contrefous. Tout ce que je vis depuis des mois est trop dur à supporter. Je n'ai même plus de mot pour décrire ce que j'éprouve. Honte. Dégoût. Peur. Désespoir. Tout ça et même davantage.

Pour la première fois, l'idée de me jeter sous le prochain métro me traverse l'esprit. Il est certain que mes ennuis seraient enfin terminés ! Je m'imagine sur les rails, pourtant, je reste les fesses vissées sur le banc. La Fanny qui se bat pour garder la tête hors de l'eau ne souhaite pas renoncer. Elle n'a pas encore dit son dernier mot.

Tandis que je relève la tête, j'aperçois sur le quai d'en face une femme avec des sacs. Elle s'assied et attend. Quand le métro arrive, elle ne bouge pas. Elle le laisse passer. Un, puis deux, puis trois. Je la vois subitement se lever et s'approcher d'un type. Elle tend la main, il la considère avant de détourner son regard. D'ici j'ai senti son mépris, son indifférence, son rejet. Et j'ai eu envie de lui crier dessus. De lui dire que ça pouvait arriver à n'importe qui. Même à lui. Son costume ne le protège pas d'un mauvais coup du destin. Il ne l'immunise pas contre la faillite de sa société, la pauvreté, la déchéance.

— *Abruti* ! m'écrié-je en sautant sur mes pieds.

Qu'il m'ait entendue ou non, je l'ignore, en tous les cas il se comporte comme si de rien n'était. En revanche, des personnes de mon côté du quai, et sur celui d'en face se sont demandé ce qui se passait. Elles m'ont dévisagée comme si j'étais une folle, une cinglée ou une droguée. Ça m'est égal. Crier ainsi m'a libérée. Je me sens mille fois mieux maintenant que j'ai pu expulser de mon corps un peu de ce qui lui faisait mal.

Satisfaite de moi, je souris et me rassieds. Allez savoir pourquoi, une femme s'approche et pose une pièce de deux euros sur le banc.

— Non, protesté-je vivement, je ne faisais pas...

Elle ébauche un timide sourire avant de me tourner le dos et de s'avancer sur le quai. Le métro arrive. Elle monte et disparaît, me laissant atterrée.

Cette pièce me brûle les yeux. C'est stupide, je n'ose pas la toucher. Je la regarde pendant un temps infini. J'entends les trains qui s'immobilisent puis repartent. Je demeure à ma place, fixant ces deux euros si lourds de symboles. J'en ai mal au ventre.

— Si tu ne les veux pas, je les prends.

C'est elle. La femme de tout à l'heure. Celle du quai d'en face. La voilà devant moi, un sac à chaque main. Elle est assez âgée — ses cheveux sont gris en tous les cas.

— Tenez, ils sont à vous.

— Oh, merci.

Son visage abîmé se fend d'un sourire. Elle n'hésite pas une seconde avant de fourrer la pièce dans sa poche.

— Pas de quoi.

Elle hoche la tête et s'installe à côté de moi... mince elle s'apprête à me faire la conversation ; je me lève.

— Bonne fin de journée.

— Il est certain que la mienne sera bien meilleure que la tienne.

— Pardon ? Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que tu viens d'arriver et que tu es totalement larguée.

Elle se met à rire, moi, non.

— Je viens d'arriver où ?

— Dans la rue, pardi ! Tu transpires la peur et le découragement.

— N’importe quoi !

— Petite, ce n’est pas la vieille peau que je suis, que tu tromperas. La rue, je la pratique depuis seize ans. Je peux te dire que j’en ai vu des bleuettes comme toi. Elles n’ont pas tenu bien longtemps.

Sa manière de me parler et tout ce qu’elle sous-entend me vexent plus qu’autre chose. Non, mais franchement ! Comment peut-elle me juger ?

— D’un, vous ne me connaissez pas, de deux...

— Oh, m’arrête-t-elle, ne monte pas sur tes grands chevaux pour m’assurer que tu es forte et déterminée et que tu n’as peur de rien. Je l’ai entendu ce discours aussi. Mais tu vois, les fortes et déterminées, elles y sont encore à faire le 115. Enfin, pour celles qui n’ont pas fermé les yeux.

— Écoutez, je ne comprends pas ce que vous me dites. Si vous voulez bien m’excuser...

— J’excuse tout ce que tu veux.

Sans rien ajouter, elle fouille un de ses sacs et en tire un sandwich. À cette vue et malgré moi, mon estomac gronde. J’ai faim. Disons plutôt que mon corps a faim, moi, pas spécialement.

Elle sourit de plus belle, ce qui m’exaspère. Puis, à ma grande surprise, elle tapote le banc à côté d’elle, m’invitant par là même à me rasseoir.

— Merci non, j’attends mon train.

Elle pouffe.

— Sept sont passés, tu n’es montée dans aucun. Pose tes fesses ici et prends ça, m’ordonne-t-elle en coupant son sandwich. Profites-en parce que ce n’est pas tous les jours

que ça arrivera. Nous sommes plutôt égoïstes, ricane-t-elle. Et la bouffe, c'est sacré.

— Gardez votre sandwich.

— Têtue et cucu, ça rime bien... tu crèves la dalle Bleuette, ça se lit dans tes yeux de biche effarouchée. Alors, pose tes fesses ici et accepte ce que je te donne sans faire ta chieuse.

Je ne veux pas m'asseoir et manger le sandwich d'une sans-abri. Je ne le veux pas... pourtant je prends timidement place à ses côtés et accepte ce qu'elle m'offre. Les quais de la ligne sont moins remplis maintenant, l'heure de pointe est passée. Soulagée de n'être pas vue par trop de monde, je porte le bout de pain à ma bouche. J'en ai presque la larme à l'œil.

C'est dans un silence religieux que toutes les deux mangeons ce sandwich beurre-jambon-emmental.

— Leçon numéro un, Bleuette, dans la rue tu ne meurs jamais de faim si tu sais t'y prendre. Il y a toujours moyen de trouver de la nourriture. Tu vois ce casse-dalle ? C'est une boulangère très sympa qui me l'a donné. Et j'ai la totale. Boisson. Dessert. Si tu as les crocs, c'est que tu n'es pas douée.

— Merci pour cette *leçon*, répliqué-je, en mettant le mot entre guillemets. Moi, si j'ai faim moi, je m'achète à manger.

Pour couper court à ses suppositions, j'extirpe de mon sac à dos mon porte-monnaie.

— Ne joue pas à ça, ce n'est pas de cette manière que tu t'en sortiras.

— Je ne joue à rien.

— On dirait que si pourtant.

Elle ne rajoute rien, me propose simplement une portion de son flan coco que je refuse obstinément. Elle hausse les épaules et le mange avec un plaisir évident.

— Vous vous trompez, vous savez, pour ce qui me concerne. Vous faites fausse route.

Elle ne répond pas. Elle se lève, secoue les miettes de son tee-shirt et rassemble ses sacs.

— T'es toute mignonne, Bleurette et t'as certainement un bon fond. Fais gaffe à toi.

Et comme ça, elle me tourne le dos. Quand le métro arrive, elle monte, se retourne et me fait un clin d'œil.

# Chapitre cinq

Après le départ de cette femme, je me sens étrangement seule. Je devrais m'y être habituée depuis le temps, mais non. La solitude me décourage.

Sur mon téléphone dont la batterie est sur le point de lâcher, je regarde l'heure : 21 h 40. Sur le quai il n'y a plus que moi et ce type étendu sur un banc bien trop petit pour lui. Les bras serrés contre mon sac, je l'observe. Comment trouve-t-il le sommeil ? A-t-il bu ? S'est-il drogué ? Est-ce simplement une question d'habitude ? Et moi ? Est-ce que je reste ici ou tenté-je ma chance ailleurs ? J'ai souvent croisé des SDF qui dormaient dans les couloirs ou sur les quais des métros. Je n'ai jamais vu personne les importuner ; tout le monde passait à côté et leur fichait la paix. Ce pourrait être une solution, seulement je ne m'y résous pas.

Et tout de suite, j'ai une autre urgence.

En surface, il fait nuit, et la circulation dans la rue comme sur les trottoirs s'est considérablement ralentie. Tout de même, il y a des enseignes encore éclairées, en particulier des restaurants et des bars. Pas de MacDo dans les environs, mais un Kebab. Il n'y a que des hommes à l'intérieur, aussi bien en salle que derrière un comptoir. S'il n'y avait pas urgence, jamais je ne serais entrée.

— Bonsoir.

Mes pieds pointent immédiatement vers la sortie, malheureusement, je n'ai pas la force de me retenir pour tenter un autre restaurant ou un bar. Pour tout dire, je suis

à deux doigts de me faire pipi dessus. D'ailleurs je sens... au bord des larmes, je secoue légèrement la tête.

— S'il vous plaît ? Pourrais-je utiliser vos toilettes ?

Qu'ils soient propres ou dégueulasses, cela m'est égal.

— Oui, oui, bien sûr, ils sont au fond à gauche.

— Merci, murmuré-je avant de m'y précipiter.

Je traverse la salle sous le regard des clients, ouvre la porte des w.-c. Il n'est pas trop tard, mais presque ; mon slip est humide. Maintenant que je n'ai plus aucun change, je vais devoir supporter ça en plus du reste.

Lorsque je ressorts, les têtes lâchent la télé pour m'accorder une attention dont je me serais bien passée. Le patron du Kebab affiche un air concerné.

— Tout va bien, Madame ?

Son empathie a quelque chose d'émouvant. Elle me touche en plein cœur. Une fois encore, je craque.

Immédiatement plusieurs personnes sont sur moi. On me tire une chaise, on m'invite à m'asseoir, on me demande ce qu'il y a. Je ne m'attendais pas à ce que ces hommes m'accordent autant d'égards. Mes larmes se muent en sanglots. Il n'y a plus de barrage, plus de *sois forte ma fille*, plus de *courage Fanny*.

— Madame, tenez buvez un peu d'eau.

Malgré les tressautements de mon corps et mes hoquets, j'accepte.

— Il ne faut pas vous mettre dans des états pareils, lance un autre client.

Ils sont gentils, mais ne peuvent comprendre ce que je vis. Ils sont tranquillement installés, entre potes et ensuite, chacun rentrera chez lui. Moi, je vais dormir sur un banc du métro avec une culotte imbibée de pisse !

— Vous voulez manger ?



Je secoue la tête.

— Vous en être sûre ?

— Oui, articulé-je en essuyant mes yeux. Je n'ai pas faim, mais merci.

— Restez là, d'accord ? Prenez le temps que ça passe.

Je souris faiblement. Après avoir vidé le verre d'eau, je me lève. Rencontrer le regard de tous ces gens est au-dessus de mes forces. En revanche, je salue le patron.

— Merci, monsieur, soufflé-je en esquissant bravement à son sourire.

— Pas de quoi. Vous allez mieux ?

— Beaucoup oui... merci encore.

Il balaie mes seconds remerciements d'un geste de la main.

— Rentrez bien.

— Bonne soirée également.

Et comme ça, je sors du Kebab et file vers la bouche de métro.

L'homme sur le quai d'en face est toujours là. Il s'est caché sous la capuche d'un sweat. Je l'envie, mais ne m'imagine pas faire pareil. Alors, dès qu'un métro est à l'approche, je monte et le laisse m'emporter.

Le bilan de cette journée est catastrophique. Je devais avancer et résultat, je me suis fait envoyer bouler par Pôle emploi, mes affaires ont été volées et je n'ai quasiment plus d'argent. Il faut que je me tire de cet enfer et vite ! Demain, je me rendrai dans l'un de ces centres figurant sur la liste que m'a donnée le policier. Au diable ma fierté, j'ai besoin d'aide. C'est exactement comme l'autre a dit : soit t'es forte, soit tu crèves.

Je ne veux pas crever.

Au troisième jour de mon errance, tout est plus compliqué. Je dors presque debout, j'ai des courbatures à n'en plus finir et je pue. Me présenter à la permanence sociale dans un tel état me fait honte cependant je n'ai rien pour faire ma toilette si ce n'est des lingettes pour bébé.

À l'heure où j'arrive, le centre est encore fermé.

— Tu es tombée du lit, Bleuette ?

C'est la femme d'hier, avec ses sacs et son rictus ironique.

— Qui aurait cru que je te retrouverais ici !

Devant son ironie si évidente, je me braque.

— Je ne m'appelle pas Bleuette !

— Ça te va bien pourtant.

— Mon prénom est Fanny !

Elle claque sa langue dans sa bouche, esquisse un sourire moqueur.

— Nan, Bleuette c'est beaucoup mieux.

— Pourquoi ?

— Tu fais tes premiers pas dans la rue, t'es qu'une bleue.

Elle m'étudie de la tête au pied, et claque à nouveau la langue. Son attitude est vexante. J'ai l'impression qu'elle me juge.

— On a volé mes sacs et je n'ai pas encore eu le temps de me racheter des fringues, expliqué-je pour justifier mon aspect général et mon odeur.

Elle se met à rire.

— Pas le temps ? Tu as un agenda de ministre ?

— Très drôle ! Et si vous alliez vous moquer ailleurs ?

Elle soutient mon regard de femme blessée ; imperceptiblement, son expression change.

— La rue ne reconnaît pas la propriété privée, Bleuette. Si tu laisses quelque chose traîner, quelqu'un le ramassera.

— Ils étaient tout à côté de moi ! Seulement, je me suis assoupie dans un parc, et...

— Tu as eu de la chance, tu aurais pu être dépouillée de tes chaussures.

Son doigt pointe en direction de ma paire de tennis.

— Lace-les plus solidement, et fais un nœud, avec une boucle.

— Vous cherchez à me faire peur ?

— Tu penses que je plaisante ? Ma pauvre, tu n'es pas sortie de l'auberge.

La colère incendie mes joues, mais je ne réponds pas. Je me rends compte que se moquer de moi l'amuse ; je refuse d'entrer dans son jeu.

— La halte ouvre dans trois heures.

— Je suis au courant, merci.

Elle hoche la tête, plante encore une fois son regard dans le mien. Après un moment qui me paraît infini, elle me demande :

— Je te paie un café ?

Sa question me prend totalement au dépourvu. Elle en profite bien entendu, et part d'un éclat de rire qui me vrille les tympanes.

— J'adorerais prendre cet instant en photo, si tu voyais ta tête !

—...

— Tu crois que parce que je n'ai pas de domicile, je n'ai pas les moyens de prendre un café ? Ma grande, tu as un tas de choses à apprendre.

Cette fois, je me ressaisis.

— Si vous étiez si riche, vous n’auriez pas pris mes deux euros. Vous n’auriez pas demandé d’argent à cet homme sur le quai.

— Simple habitude, je n’en avais pas besoin.

Je ne la crois pas. Elle ne peut pas être à la rue et se moquer du fric.

— Alors, tu viens ou non ?

— Non, merci.

Elle hausse les épaules, fait demi-tour.

— Si tu changes d’avis, je serai *Chez Momo*, deuxième rue à gauche.

— OK.

C’est tout ce que je trouve à dire. Elle s’en contente, attrape ses sacs et une fois encore, sort de ma vie.

À nouveau seule, je m’adosse au mur à côté du centre d’accueil et me laisse tomber sur le sol. Après avoir ramené mes genoux sous mon menton, j’attends.

— Hey, ça va ?

Un passant me découvre recroquevillée sur moi-même et s’accroupit.

— Oui, merci, fais-je en esquissant un sourire. Ne vous inquiétez pas.

— Vous attendez que l’accueil ouvre ?

J’acquiesce. Tout de suite, son regard change. Il pose une main sur ma cheville, approche son visage du mien.

— Si je te donne cinq euros, tu me ferais une grosse pipe ? Je connais un coin pas très loin où on peut être peinars.

*Quoi ?*

— Ça ne va pas la tête ? Dégagez ! Espèce de pervers !

Brutalement, je le repousse du pied et tente de me lever. Il se marre, agrippe mes mollets.

Pourquoi est-ce au moment où je cherche du monde qu'il n'y a personne ?

— Madame fait la fine bouche ? Tu n'as pourtant pas de quoi te la raconter, ma belle. Tu pues, t'es sale... je te fais une fleur.

Il me touche les cheveux, le cou. J'essaie de m'échapper, mais il pose ses genoux sur mes pieds.

— Allez, parce que tu es vraiment mignonne, je te propose dix euros, mais pas plus, d'accord ? Et à ce prix, t'auras intérêt à faire du bon boulot et à prendre tout ce que je te donnerai.

J'ai envie de vomir. Encore plus maintenant qu'il glisse une main entre mes jambes. Je sursaute, m'agite, il continue de me toucher à travers mes vêtements. Je voudrais hurler, le gifler, le griffer... Je m'y emploie d'ailleurs, sans grand succès.

— J'habite pas loin, annonce-t-il tout excité. Si tu en as envie, tu pourras prendre une douche et manger un peu, j'ai tout ce qu'il faut.

Il insiste contre mon entrejambe. Je me débats avec davantage de vigueur, et parviens, sans trop savoir comment, à m'extraire de son emprise. Avant qu'il puisse le réaliser, je suis sur mes pieds et pars en courant.

J'ignore s'il est à mes trousses. Je me retourne plusieurs fois, ne le vois pas. Mais peut-être est-il plus malin et se cache-t-il derrière une voiture ?

— Ma parole, tu as le diable aux fesses ?

Je sursaute, elle glousse.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un derrière moi ?

Ma voix est hystérique. Elle me dévisage curieusement.

— Un type, assez grand, avec une moustache et des cheveux marron ?

Elle regarde par-dessus mon épaule, secoue la tête.

— Je n'ai pas une vue excellente, mais je dirais bien que non, pourquoi ?

Encore sous le choc, je m'effondre ; mes yeux se noient de larmes.

— Il voulait, hoqueté-je, il voulait... enfin, il m'a prise pour... il m'a touchée, et il m'a demandé...

Dans son regard clair, une ombre passe. Elle me devine à demi-mot.

— Ce ne sera pas le dernier, Bleuette.

Son commentaire est difficile à encaisser. Néanmoins, il n'y a pour une fois aucune moquerie, aucune ironie ; plutôt du fatalisme.

— Une petite nana toute belle comme toi qui erre seule dans les rues... tu vas en baver. Ici c'est la jungle, et dans la jungle, il ne fait pas bon être une femme. Les hommes viennent, se servent, puis repartent sans même un regard pour celle qu'ils ont laissée sur le carreau.

Je ne le jurerais pas, mais je sens qu'elle parle d'expérience et cela me fait mal. Tout à coup, j'ai envie de connaître son histoire, de savoir ce qui lui est arrivé et comment il se fait qu'elle soit dehors depuis seize ans. Seize ans ! Merde ce n'est pas rien tout de même ! Cela semble tellement irréaliste. Comment un être humain peut-il se retrouver à vivre seize ans dans la rue ? Un accident de la vie, cela se produit bien sûr, et cela peut te jeter dehors, mais pas pendant seize longues années !

— Que dois-je faire ? lui demandé-je, encore bouleversée. Pour me protéger, je veux dire ?

Très tranquillement, elle se met en route ; je lui emboîte le pas.

— Tu passes tes journées à la halte. La plupart du temps, c'est un lieu calme, très accueillant. Les gens qui y travaillent sont sympas. Et le soir, poursuit-elle, quand il est l'heure de plier bagage, tu trouves à te loger dans un hébergement d'urgence ou chez une connaissance. Il y en a qui restent en groupe aussi. Si tu n'as personne, que tu n'as pas envie de copiner alors, tu marches, c'est encore le mieux. Le truc c'est de se reposer le jour et d'être en mouvement la nuit, ça évite les mauvaises rencontres. Si tu es crevée, tu prends un bus qui roule jusqu'à six heures du matin. Quand il pleut ou qu'il fait froid, le Noctilien est un bon plan... évite quand même de montrer que tu es une femme. D'ailleurs, si je n'avais qu'un conseil à te donner, ce serait celui-là : fais comme les autres ; camoufle-toi avec des fringues de mec, attache-toi les cheveux, cache ton visage. C'est dangereux Bleuette, vraiment.

— À ce point-là ? m'affolé-je.

Pour seule réponse, elle claque sa langue. Le silence qui suit me replonge dans le cauchemar que je viens de vivre. Cet homme, sa main, son regard, sa proposition dégueulasse... la nausée me retourne l'estomac, la bile monte dans ma gorge.

— Alors ce café, tu le veux ?

Elle me désigne un bar-tabac, *Chez Momo*.

A suivre...

**Retrouvez le coffret sur :**

[KINDLE](#)

[KOBO](#)

[IBOOKS](#)

[GOOGLE LIVRES](#)

Et les deux tomes en version papier sur Amazon :

[Une femme en errance](#)

[Butterfly](#)

